



archief

la langue de l'autre

par **Mohamed Nedali**

Discours prononcé le 20 octobre 2009, à Casablanca, à l'occasion du lancement des cours de néerlandais à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ben M'Sik. Dans le cadre de la « Caravane d'Ecrivains Flandre-Maroc », un échange littéraire international de Het beschrijf.

Au cours d'une rencontre-débat sur l'écriture au Maroc, un étudiant m'a posé la question suivante : *que seriez-vous devenu si vous n'aviez pas appris la langue française ?*

Voici en effet une grande question, d'autant plus grande que je ne me l'étais jamais posé auparavant... Je serais peut-être devenu écrivain de langue arabe, ma langue d'apprentissage, ou poète de langue berbère, ma langue maternelle. Mais serais-je le même ? Aurais-je le même regard sur le monde, la même façon de voir les êtres et les choses ? Non, assurément, puisque je n'aurais pas fait les mêmes études, ni lu les mêmes livres, ni fait les mêmes rencontres, bref, je n'aurais pas eu le même parcours.

Si je n'avais pas appris le français j'aurais l'arabe comme langue d'accès au savoir ; j'aurais sûrement gagné beaucoup de temps ainsi, j'aurais peut-être publié mon premier livre à l'âge de vingt ans au lieu de quarante... Avec la langue arabe, j'aurais sans doute beaucoup appris et mémorisé autant, mais je ne suis pas sûr d'avoir la même ouverture d'esprit, la même capacité de raisonnement, le même regard rationnel sur le monde. Pour nous spécialement, l'apprentissage des langues étrangères revêt une importance majeure dans notre vie au moins pour trois raisons. La première est que le marché de l'emploi chez nous demeure majoritairement francophone ; une personne monolingue a très peu de chance de dénicher un emploi. La deuxième raison est que nous vivons dans un pays producteur de l'émigration ; pour réussir son

intégration dans le pays hôte, un immigré a besoin de parler la langue de ce pays. La troisième raison, et sans doute la plus importante dans le contexte social actuel, c'est qu'avec l'arabe comme seule langue d'accès au savoir, l'apprenant est plus perméable aux courants fondamentalistes, voire obscurantistes. Ceci explique d'ailleurs pourquoi ces mouvements-là se font des adeptes essentiellement dans les milieux monolingues.

L'apprentissage de la langue de l'Autre a toujours été et reste encore un rempart contre les clôtures dogmatiques et les idéologies extrémistes, toutes tendances confondues. Faire ce choix, c'est faire le choix de l'ouverture sur l'Autre, c'est faire le choix de la paix, du respect et de la tolérance. Et si l'on part du fait que, dans la vie, l'on n'apprend bien que ce que l'on aime autant, l'apprentissage de la langue de l'Autre serait alors une déclaration d'amour pour sa langue et pour sa culture. Oui, c'est une déclaration d'amour pour cette langue et, partant, pour tous ceux et celles qui la parlent.

L'idéal serait bien sûr que cet Autre dont j'apprends la langue fasse la même démarche envers la mienne, autrement dit qu'il apprenne ma langue pour pouvoir me connaître, me reconnaître et me respecter dans ma différence. Malheureusement, cette démarche inverse ne se fait pas, ou pratiquement pas : dans les collèges et lycées français, par exemple, la langue arabe n'est pas enseignée, même à titre facultatif et ce, bien que la communauté arabophone dans ce pays s'élève à quelques six millions d'individus et que l'Islam est depuis des décennies la deuxième religion de France. Il y a, certes, dans toutes les universités françaises, un cours intitulé *langue arabe*, mais le moins que l'on puisse dire c'est que l'on ne s'y bouscule pas.

Cela dit, cette démarche à sens unique, c'est-à-dire moi qui apprends la langue de l'Autre, est néanmoins toute bénéfique, aussi bien pour moi que pour l'Autre ; car en apprenant la langue de celui-ci, j'acquies les moyens de lui transmettre ma culture dans ses propres mots, ma culture vue de l'intérieur, ma culture telle qu'elle est réellement et non pas comme elle est décrite par des écrivains et des journalistes de passage. Cela peut aussi s'inscrire dans une démarche rectificatrice, laquelle démarche consiste à combattre les clichés et les idées reçues. C'était par exemple le cas de la première génération d'écrivains maghrébins d'expression française : Ahmed Sefrioui, Driss Chraïbi, Mouloud Feraoun, Kateb Yassine... La démarche de ces écrivains-là ne visait pas uniquement à inscrire dans la langue de l'occupant la dimension culturelle du pays mais aussi, et surtout, à lui montrer que les idées qu'il se faisait de ce pays, de sa culture et de ses gens étaient souvent superficielles, voire erronées.

Peut-être faut-il aussi signaler que dans cette démarche à sens unique, celui qui a appris la langue de l'autre force son respect ; celui qui maîtrise la langue de l'autre suscite son admiration. Ce qui veut dire que, même à sens unique, l'apprentissage de la langue de l'Autre continue de jouer son rôle de rapprochement. A la limite, on peut même dire que l'Autre n'est Autre que parce

que je ne comprends pas sa langue, parce qu'il ne comprend pas la mienne. Et, dès que la communication fait défaut, ce sont les barrières, que l'humanité dans ses heures sombres a élevées entre les peuples et les cultures, qui s'érigent de nouveau, provoquant ainsi chez les uns et chez les autres des réactions de méfiance, de rejet et de haine.

J'ai la ferme conviction que par l'apprentissage de la langue de l'Autre, ces barrières finissent par s'aplatir et les peuples par se connaître et se reconnaître. Par l'apprentissage de la langue de l'Autre, les peuples apprennent peu à peu à vivre ensemble dans le respect des valeurs et des spécificités de chacun. C'est là un acte fondateur de paix et de tolérance qu'il convient de soutenir et d'encourager partout.

© Mohamed Nedali, 2009